

François Conod

Étoile
de papier

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



« ÉTOILE DE PAPIER »,
TROIS CENT QUATRE-VINGT-TREIZIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE JANINE GOUMAZ ET DE BETTY SERMAN
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTO DE COUVERTURE : © PHILIPPE PACHE,
BIBLIOTHÈQUE DE FRANÇOIS CONOD, 2018
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : HORST TAPPE
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-431-1
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2018 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

L'âme, c'est ce qui reste quand la psychanalyse et le structuralisme ont passé.

ÉTIENNE BARILIER
Orphée

I

Dans un nid de coucous

J' Y SUIS, j'y reste.

Ou plutôt :

On m'y a amené (de force), on m'y consigne (de force).

Où ?

À l'hôpital psychiatrique de ***.

D'après ce que j'ai cru comprendre : essentiellement pour « alcoolisme ».

J'ai commencé par protester, par dire que je n'étais pas malade. On m'a eu au chantage : « Il y a déjà une dame âgée qui attend dans la fourgonnette. Elle est frigorifiée. »

Nous étions en avril. J'ai craqué pour la vieille dame, et je suis monté dans le véhicule. Dans le canton de Neuchâtel, on dit parfois « l'auto jaune ».

Arrivé à ***, j'ai continué à faire de la résistance. On m'a demandé mon nom, j'ai dit que je n'avais plus de nom, que je n'étais rien. On m'a déshabillé, passé une chemise d'hôpital et montré mon lit, dans une chambre à trois, le tout en m'appelant par mon vrai nom. J'ai compris que résister était inutile. Une jeune psychiatre m'a reçu, flanquée d'une infirmière qui prenait des notes. À

l'accent, la psychiatre était québécoise. Elle ne comprenait pas plusieurs de nos expressions imagées, comme par exemple : « C'est vous qui tenez le couteau par le manche. » Comme me l'a expliqué plus tard une aide-soignante : « Toute vérité n'est pas bonne à dire. » Bref, j'ai trop parlé. La psychiatre n'a presque rien dit.

J'ai la septantaine, je suis logé en section de psychogériatrie, où je suis sans doute l'un des moins âgés.

Les autres sont atteints de tout ce qu'on veut : démence sénile, Alzheimer, schizophrénie, paranoïa, troubles de mémoire, Parkinson – beaucoup ont ce qu'on appelait jadis la tremblote et sucent les fraises, c'est très pratique, vu que c'est justement la saison (printemps), mais ça l'est nettement moins quand il s'agit de manger des petits pois – dépression, confusion, soupçons de sclérose ou d'AVC, mythomanie, kleptomanie, handicaps physiques sévères (chaise roulante par exemple), etc.

Il y a peut-être des assassins.

Pour les troubles mentaux, difficile à dire : personne ou presque ne parle ou ne recherche le contact.

Mais personne non plus ne se balade avec un entonnoir sur la tête, personne ne promène sa brosse à dents au bout d'une laisse, non.

Or tout le monde souffre, c'est la première chose qui frappe. Ils savent qu'ils sont là (pas toujours), mais ignorent souvent pourquoi.

Il y a celui qui fait tourner sans cesse la potence au-dessus de son lit, comme s'il retirait un sachet

de son verre de thé. Puis il recommence, dans l'autre sens. On dirait un bébé qui fait des expériences avec un hochet.

Il y a celle qui se prend pour la reine d'Angleterre. Sans savoir un mot d'anglais, *shocking* !

Il y a celle qui raconte les plaisanteries ordurières que lui a apprises son instituteur de village.

C'est la même ! *God Save the Queen* :

« Buvons un coup, buvons-en deux

À la santé des amoureux,

À la santé du roi de France

Et merde pour le roi d'Angleterre

Qui nous a déclaré la guerre. »

Plusieurs femmes n'ont d'yeux que pour moi. Des « maîtresses de circonstances » (j'ai dû expliquer l'expression à une infirmière), j'aurais pu en avoir tant que je voulais. Leurs manœuvres de séduction sont si peu discrètes que même l'équipe soignante s'est aperçue de leur manège, et me l'a dit. L'une ou l'autre m'ont fait de véritables parades nuptiales, avec strip-tease poussé à l'appui. Sauf que je n'avais nulle intention de m'encombrer d'une psychopathe.

Il y a, il y a...

Il y a celui qui ne dit ni bonjour, ni au revoir, ni merci. Il n'ouvre la bouche que pour insulter le personnel. Mais quand il daigne causer, c'est la logorrhée. Il n'y a que trois sujets qui l'intéressent : lui ; lui ; et encore lui ! Il est intarissable sur ses exploits divers, sur ses succès commerciaux, sur ses dons variés. À l'en croire, il est multimillionnaire. Tout ce qu'il touche se change en or. Je l'appelle le roi Midas, mais il porte les cheveux trop

longs pour qu'on puisse distinguer ses oreilles. Il s'habille assez mal, voire plutôt vulgairement. Il sait tout, c'est-à-dire, dans son cas, rien. Alors que fait-il là ?

Il y a celle qui, de jour ou de nuit, hurle depuis sa chambre « mademoiselle ; mademoiselle ! », sans que personne ne l'écoute, surtout pas le personnel. Des fois, elle essaie « monsieur ; monsieur ! » ou « madame ; madame ! », mais rien n'y fait. Pour ça, il y a une sonnette.

Il y a celle qui promène sa grosse bouteille d'oxygène en la faisant avancer devant elle, comme une poussette. Elle s'en sert d'ailleurs aussi comme d'un stabilisateur, d'un déambulateur.

Il y a ceux qui dorment tout le temps.

Il y a ceux de la section voisine, qui viennent voir si l'herbe est plus verte de ce côté, et qui ensuite ne retrouvent pas leur chemin.

Et puis il y a moi, qui essaie tant bien que mal d'établir la communication, mais je suis atteint d'une maladie rédhibitoire : l'alcoolisme.

Et ça, ça ne pardonne pas.

*

* *

J'ai fait connaissance avec le vin à Rome en automne 1963. J'avais presque dix-huit ans. Nous étions en voyage d'études (pas d'étude du vin de Frascati, ni de celui des collines romaines, évidemment, mais des merveilles, archéologiques et

autres, de la Ville éternelle). Nous étions une classe de garçons d'un gymnase fermé aux filles, elles dont nous ne savions pas grand-chose.

Le vin, la plupart d'entre nous le découvraient.

En Italie, ce n'était pas cher.

Attablés à une terrasse par une soirée d'automne particulièrement radieuse, sous ce ciel léger et transparent qui caractérise le Latium en octobre, nous buvions et discussions.

Lors du voyage en train, le prof nous avait expliqué : en Toscane, les parapluies sont fermés (les cyprès). Dans la Latium, il y a des parapluies fermés et des parapluies ouverts (pins parasols). Et en Campanie, tous les parasols sont ouverts.

Nous buvions jusqu'à une ivresse légère. Oubliés les soucis, les parents, les profs.

C'était vivre.

Puis nous avons fait des bêtises, comme tous les garçons avinés, la plus méchante étant ce jeu stupide consistant à appuyer comme un *glissando* de piano sur toutes les sonnettes d'un immeuble, jeu qui dérange tout le monde et ne fait rire personne.

*

* *

Ici, à ***, on n'a que les côtés sordides.

Et moi, je suis sevré d'office.

Je ne bois pas.

*

* *

Ah ! ces soirées entre copains, fortement arrosées, où nous refaisons le monde avec notre naïveté d'étudiants. Qu'il était bon de haïr le président Johnson des États-Unis (l'escalade au Viêt Nam), de cracher sur le pape Paul VI (interdiction de la pilule contraceptive), de sourire d'un de Gaulle en France (avant d'être totalement révoltés et de le haïr), tout en sirotant du valpolicella ou de l'algérie.

Une fois, vers quatre heures du matin, la fille qui recevait chez elle ce jour s'était dit, quand tous et toutes étaient partis, que du moment que le studio ressemblait davantage à une déchetterie publique qu'à un logement (bouteilles vides – autrement dit cadavres –, cendriers pleins – presque tout le monde fumait, du tabac, rien d'autre, qu'alliez-vous croire ? –, paquets de chips renversés sur le tapis, etc.), et avec cette odeur de fumée froide, elle s'était dit qu'elle allait encore vite faire quelque chose d'utile avant d'aller se coucher. Elle a vaqué.

À son réveil, dans la matinée, comme elle ouvrait son frigo, la première chose « utile » qu'elle a vue a manqué la faire vomir : elle avait soigneusement rangé tous les cendriers pleins dans le réfrigérateur !

Le vin rendait convivial et joyeux, mais aussi, parfois, idiot.

Surtout : nous ne baisions pas.

Puis vint mai 1968.

*

* *

Je suis à l'hôpital psychiatrique de ***, section psychogériatrie.

J'ai appris que mon internement ici serait probablement long, très long.

Je suis enfin diagnostiqué : anosognosique.

Je suis anosognosique Ce qui signifie que je ne suis pas conscient de la gravité de mon mal. Cette étiquette bien commode peut recouvrir à peu près n'importe quoi. Il suffit d'avoir un léger grain, comme tout le monde, pour être classé dans les malades mentaux qui ne se reconnaissent pas comme tels.

On se dirait dans *Les Cigares du pharaon*, d'Hergé : « ... un sujet très dangereux : aussi faites-le entrer dans sa cellule par la ruse plutôt que par la force. Dans la suite, il ne cessera de répéter qu'il a toute sa raison. Mais... », écrit dans l'album de Tintin un faux psychiatre à un de ses collègues.

Cette semaine, on a livré à *** notamment :

Une Alzheimer comme dans les livres, qui ne sait ni où elle est ni en quelle année, mais qui se persuade qu'elle va rentrer chez elle incessamment. Elle oublie tout : le numéro de sa chambre, l'emplacement des toilettes, où est la salle à manger, etc. À table, on doit l'empêcher de mettre du poivre dans son café. Parfois, elle s'assied devant le buffet de la salle à manger, en croyant que c'est la télévision ; du coup, elle s'énerve que ça ne bouge pas davantage.

Une hystérique qui hurle jour et nuit ce que beaucoup pensent tout bas : « Je veux sortir d'ici, je

vais mourir, on vous poursuivra pour non-assistance à personne en danger, vous êtes tous fous» etc.

En moins poli, souvent.

Une infirmière lui a répondu une fois : « Je sais bien que je suis folle, vous me l'avez dit souvent. Voilà qui en fera au moins une, dans cet hôpital ! »

Le prétendu multimillionnaire a trouvé un moyen original de garder pour lui le journal gratuit du jour : il le couve ! Oui, il s'assied dessus. Comme ça, il est sûr qu'on ne le lui piquera pas. Quels œufs nouveaux écloreont de cette couvaïson ? *Good eggs, no eggs.*

Un homme dit qu'il ne peut pas rester assis, ni couché. Comme un tigre dans sa cage, il marche sans arrêt, sur une distance d'environ dix mètres devant la porte de sa chambre. Sauf pour manger : là, il s'assied volontiers.

Une femme plantureuse pleurniche tout le temps. Parfois, elle pleure à gros bouillons. Surtout quand elle a des visites.

Tous souffrent. Moi aussi : qu'est-ce que je fous là ?

*

* *

Mai-68.

Ah, Mai-68 !

La révolte étudiante grondait déjà en France et ailleurs. Elle éclate à Paris.

Bilan politique : nul. Le jeu est resté le même. C'est souvent un sale jeu.

Bilan économique : désastreux. Aujourd'hui, en Occident, on consomme encore davantage qu'avant. Et n'importe comment. On confond liberté et consommation.

Bilan viticole : désastreux aussi. C'est une très mauvaise année pour le vin.

Mais le bilan culturel... Le bilan sur le plan des mœurs... On ne s'en rend même plus compte. Ces acquis vont apparemment de soi. Et pourtant, tout a changé.

Dorénavant, les jeunes existent.

Ils ont le droit de donner leur avis, voire de se révolter, même si certains abusent de ce droit.

Les jeunes ont le droit de s'habiller comme ils veulent, croient-ils – mais ils sont influençables. En tout cas : au diable la cravate, au diable le col Claudine.

Comme les grands, ils couchent avec qui ils veulent. Sauf que chez les jeunes, c'est moins discret que chez les adultes.

Mai-68, c'est l'âge de la transgression. À l'Uni, on fume dans les auditoriums : on se confectionne des cendriers avec de vieux papiers (notes de cours?).

Et dans les soirées, on boit.

Beaucoup.

Moi, j'ai vécu une partie de cela ». Pour la première fois, je me sentais vivre.

J'ai dit « une partie de cela. L'autre partie, je l'ai vécue comme un gosse de pauvres regarde la vitrine d'un magasin de jouets. Il y a eu les minijupes. Les fameuses Trente Glorieuses aussi, je les ai vécues plutôt « à côté de la plaque ». J'étais contre « la société de consommation », contre l'euphorie de

« la croissance ». Et je ne baisais toujours pas, comme beaucoup de mes amis. Bref, je n'étais pas « dans le vent ».

Mais j'ai gardé le goût du vin. Et celui de la parlote, moi qui n'osais rien dire.

*

* *

Parler. C'est là une grande partie du problème.

Il y a ceux qui ne disent rien. Parce qu'ils n'ont rien à dire ?

Il y a ceux qui voudraient bien dire, se dire, mais qui n'y arrivent pas. Ou n'y arrivent plus. Certains sont presque édentés, on ne saisit pas le quart de ce qu'ils essaient d'exprimer. Ils rejoignent ainsi ceux qui arrêtent de tenter toute forme de communication, parce que personne ne les comprend. Du coup, on ne les écoute plus.

Certains parlent uniquement la langue de leur pays d'origine. Eux causent, mais on ne les comprend pas non plus. Il est d'ailleurs frappant de constater que, dans cet hôpital, la proportion d'étrangers est très supérieure à la moyenne suisse. Les fous seraient-ils nos nègres à nous ?

Et les voix. Beaucoup de voix de vieillards, chevrotantes, nasillardes parfois, au point de rendre la compréhension difficile, voire impossible. Certains parlent tous seuls. À eux-mêmes ? Mais pourquoi ces voix geignardes ? Plusieurs femmes ne semblent pouvoir s'exprimer que sur le ton de la plainte. On interdirait ce ton à un gamin.

*

* *

Aujourd'hui, à l'hosto, il y a du nouveau. Vol de portefeuille. Un gars qui était à la cafétéria s'est fait piquer son porte-monnaie contenant ses cartes de crédit et deux billets de vingt francs. Il a appelé la police et fait bloquer ses cartes.

On soupçonnait quelqu'un : police, interrogatoire etc. Entre-temps, le porte-monnaie a été retrouvé. Avec un billet de vingt francs en moins. Le suspect a dû montrer son porte-monnaie à lui, qui était plein de billets de vingt francs. Ce n'est pas illégal. Le volé a retiré sa plainte.

L'affaire se terminerait là si une des personnes qui me rendaient visite ce même jour était arrivée en avance et, pour s'occuper, elle s'était assise dans l'escalier puis avait commencé à jouer avec son téléphone portable. Or elle a vu passer, en trombe, courant dans l'escalier, le suspect tenant en main le porte-monnaie de la victime. Elle et moi sommes donc les seules personnes à connaître la vérité.

On se distrait comme on peut. Ainsi, on a pu voir les jardiniers remplacer les pensées du printemps par des espèces plus estivales : bananiers et autres plantes exotiques. Les bananiers après les pensées, est-ce pour apprendre à raisonner tordu ?

On se distrait comme on peut.

Et moi, je suis en sevrage, donc je ne bois pas.

Non, à ce jour, je n'ai pas encore aperçu de cafards, de cancrelats, de scorpions ou de vipères, comme en voient les alcoles en désintoxication. Et mes mains ne tremblent guère.

*
* *

Un copain était mourant. Cancer du pancréas, un de ceux qui ne pardonnent pas et qui tuent très vite, tant les métastases fulgurent. Il recevait encore des amis mais avait dû lui-même totalement renoncer à boire. Il débouchait tout de même des bouteilles pour les autres. Il disait que le plus pénible, c'était de voir petit à petit les étoiles s'allumer dans les yeux des copains.

L'Apocalypse parle de l'étoile Absinthe, l'étoile amère qu'on retrouve dans certaines boissons qui se troublent dès qu'on y ajoute de l'eau. Un copain (un autre, du Val-de-Travers, dans les hauts de Neuchâtel) disait toujours, quand on arrivait chez lui : « Alors, on s'en mouille une petite ? » À l'époque, c'était interdit. Cet alcool, qu'on appelait aussi « fée verte », ou « bleue », était prohibé en Suisse, accusé de tous les maux. Or, bien entendu, ce n'était pas l'absinthe en soi qui était dangereuse, mais la quantité. Dès que, une centaine d'années plus tard, la distillation de « la bleue » a de nouveau été autorisée, mon ami, en bon rebelle des hauts de Neuchâtel, se faisait un devoir et un plaisir de m'en servir de la clandestine. La transgression fait partie du plaisir.

« *Dosis sola facit venenum* », disait Paracelse, « seule la dose qui fait le poison ». Or c'est justement la dose qui fait l'ivrogne. Une de mes tantes ne prenait à table qu'un verre de vin, rarement deux. « Davantage, ça me monte à la tête. » Je te signale que c'est le but, ma chère tante, me disais-

je *in petto*. On a beau inscrire sur les publicités pour les boissons alcoolisées « À consommer avec modération », reste le proverbe : « Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse. » C'est d'Alfred de Musset, et il était médecin !

*
* *

Ceci est un hôpital psychogériatrique. C'est-à-dire que tout le monde est vieux, tout le monde a un problème puisqu'il est ici, homme ou femme.

Or, depuis plus de six semaines que je suis interné, je constate que les dames surtout ont des exigences qu'on qualifierait volontiers de « caprices de diva ». Telle veut des biscuits ou du chocolat à toute heure du jour ou de la nuit, alors qu'elle n'a pratiquement rien mangé au moment du repas. Telle autre se croit dans un tea-room et commande un mille-feuilles ou un baba au rhum, telle autre encore se lamente de manger tous les jours la même chose (alors que les cuisiniers se donnent vraiment de la peine pour varier les menus). Il y en a même une qui se plaint de manger une nourriture réchauffée depuis quatre jours, toujours la même. Et, décrétant que c'est immangeable (infesté de bactéries), elle délaisse le plat, ce qui ne l'empêchera pas de commander un cornet à la crème deux heures plus tard, qu'elle n'obtiendra évidemment pas, d'où des jérémiades sans fin sur la mauvaise tenue de la maison.

Une femme atteinte d'Alzheimer assaisonne tous ses plats avant d'y goûter ; comme elle confond

souvent les sachets de sel, de poivre et de sucre, elle prend de préférence le sucre (ce sont les enveloppes les plus grosses) et saupoudre abondamment son riz cantonais ou ses nouilles thaï avec du sucre. Du moment qu'elle ne veut pas perdre la face : « J'aime beaucoup l'aigre-doux », dit-elle. Du riz au sucre, de l'aigre-doux ? Laissez-moi rire. Rire jaune, en l'occurrence. Passez muscade...

Certaines veulent visiblement être servies, elles exigent de l'être. Et qu'ça saute ! Se vengent-elles d'avoir dû faire les servantes toute leur vie ?

*

* *

« Si je meurs, je veux qu'on m'enterre
Dans une cave où y a du bon vin. »

Oui, c'est ainsi que nous vivions jadis. Nous avions beau savoir qu'alcool et tabac étaient dangereux pour la santé, nous nous en fichions. Les ennuis, c'était pour plus tard. « Après nous le déluge. » Ou plus exactement, de notre vivant, les maladies viendraient en fin de vie. Ou alors, d'ici là, nous serions peut-être morts, mais au moins nous aurions vécu.

Les jeunes d'aujourd'hui ont beau connaître les dégâts, eux aussi se voilent la face. En outre, plusieurs ont ajouté aux produits légaux d'autres substances moins licites, comme le cannabis, la cocaïne, l'ecstasy, les dérivés de l'opium et tant d'autres...

Ce qui revient à dire : « A-t-on le droit, comme dans mon cas, d'enfermer quelqu'un pour le "pro-

téger contre lui-même” ? » Les toxicomanes, ça se discute. Les alcooliques dangereux, ça se discute encore. Mais ceux qui aiment bien avoir un verre dans le nez ?

C'est tout simplement se tromper d'antidépresseur. Cette erreur justifie-t-elle un internement ?

L'alcoolisme, tout comme l'amour, est un péché.

Pour les « caprices de diva », les hommes ne sont pas en reste. Sauf que, chez eux, cela prend souvent des formes différentes. S'il est vrai qu'un monsieur en fauteuil roulant se prend pour le nombril du monde et fait sans arrêt des « caprices de femme », dérangeant le personnel à tout bout de champ – il croit que l'ensemble du personnel est à son service particulier –, d'autres au contraire semblent mettre un point d'honneur à essayer de tout résoudre eux-mêmes. Avec les catastrophes que l'on imagine.

Un homme originaire de la Corne de l'Afrique arpente inlassablement les couloirs, sans dire un mot ; il se soutient au moyen d'une canne de bambou. Il est maigre à faire peur, comme on dit, ne mange presque rien mais s'alimente volontiers d'un verre de lait ou d'un jus d'orange, accepte parfois une tranche de pain ou un yoghourt. Ce n'est donc pas à cause du ramadan. On se demande, à le voir passer, bonnet vissé sur la tête : « Quel est son vécu ? S'agit-il d'un ex-boat people traumatisé ? » Il n'est pas rare qu'en pleine canicule il porte une longue doudoune.

Une infirmière a réussi à lui arracher un sourire... en l'imitant, claudicant sur son bambou.

Je l'appelle le Zombie.

En règle générale, les hommes ne parlent pas, sauf pour exprimer leurs souhaits, voire leurs ordres, aux membres du personnel. Ceux qui ont encore le cœur à plaisanter disent par exemple qu'avec ça ils prendraient bien un petit cognac.

Ici, on ne boit pas.

Passé le Zombie.

*

* *

Dans la vieille ville de Zurich, il est un bistrot d'un grand cachet, celui où Gottfried Keller avait ses habitudes. En voilà un fou ! Jeune, il a publié *Henri le Vert (Der grüne Heinrich)*, un roman d'apprentissage, essentiellement autobiographique. Beaucoup plus tard, trouvant son œuvre imparfaite, il l'a entièrement réécrite. Cette seconde version est certes meilleure sur le plan stylistique. Elle renonce aussi à quelques anecdotes, quelques ornements qui ont paru superflus à l'auteur. C'est effectivement une œuvre plus mature, mais combien moins spontanée que la version de jeunesse !

Surtout : la première mouture finit par la fin tragique du narrateur, la seconde se contente de le montrer sous un jour suicidaire.

À l'Oepfelhammer donc, (la cave aux pommes, le bistrot en question) il y a dans la *Weinstube* (le coin à boire, ou la cave à vin) une poutre au plafond. Le défi consiste à se hisser, mains nues, sur la poutre, sans l'aide d'une chaise, puis de l'enjamber et de retomber guilleret de l'autre côté. Inutile de

préciser que l'escalade n'est tentée que par des gars avinés, ayant pour spectateurs d'autres gars avinés. Où serait l'intérêt, sinon ? À moins qu'une femme en minijupe ne se laisse tenter par l'exercice.

Santé !

*
* *

¡ No se puede vivir sin amar ! (On ne peut pas vivre sans aimer !)

C'est l'une des phrases récurrentes de *Sous le volcan* par Malcolm Lowry. Ce roman, paru en 1947, décrit la dérive alcoolique d'un consul à Cuernavaca, au sud de Mexico, en dessous du Popocatepetl. Le consul s'appelle Geoffrey Firmin, la ville est baptisée Quaunahuac par l'auteur, de son ancien nom amérindien.

Comme l'écrivain Lowry, le consul de fiction Firmin est alcoolique ; il mourra à la fin de l'unique journée qu'évoque le roman. L'auteur, quant à lui, vivra jusqu'en 1957. Il succombe à une surdose de somnifères prise sous l'emprise de l'alcool (suicide ?).

« Bon Dieu, si notre civilisation devait dessoûler deux jours de suite, elle mourrait de remords le troisième. » Lowry, *Sous le volcan*)

¡ No se puede vivir sin amar !

¡ Tampoco sin libros !

Tous les écrivains ne sont pas forcément alcooliques.

Tous les alcooliques ne sont pas (loin de là !) écrivains.

Il y a des cas célèbres d'écrivains qui, mettons, buvaient beaucoup: Edgar Allan Poe, Paul Verlaine, Dylan Thomas, Georges Simenon, Marguerite Duras, F. Scott Fitzgerald, Malcolm Lowry, tant d'autres...

Je le sais depuis longtemps: il y a un lien entre la consommation d'alcool et la dépression. En fait, l'alcool est un faux médicament qui contribue à renforcer l'état dépressif qu'il est censé atténuer.

Certains écrivains se sont suicidés, avec ou sans alcool: Ernest Hemingway, Stefan Zweig, Henry de Montherlant, Gérard de Nerval, Maïakovski, le poète vaudois Crisinel, Mishima... Là aussi: tant d'autres...

Mais qui est fou? Qui boit? La maison du D^r Blanche à Passy (actuellement dans le XVI^e arrondissement de Paris) est connue, dans les milieux intellectuels, pour avoir abrité, parmi de nombreux autres clients de tous les milieux, les artistes Gérard de Nerval, Charles Gounod (l'opéra *Faust*, avec notamment l'«Air des bijoux»), Théo Van Gogh (le frère du peintre) et Guy de Maupassant. Étaient-ils fous? Quelques injections de pénicilline au bon moment auraient sans doute eu raison de la syphilis de Maupassant et de celle de Van Gogh frère. Une bonne psychothérapie et une médication *ad hoc* auraient probablement libéré Gounod de ses angoisses. Quant à Nerval, le seul vrai «fou» du lot, la science actuelle n'aurait rien pu pour lui; n'a-t-il pas lui-même (dans *Aurélia*) donné une des meilleures définitions d'une sorte de folie: «L'épanchement du songe dans la vie réelle»?

N'oublions pas qu'à l'époque, c'étaient surtout des *fous furieux* : coups de pied, coups de poing contre les murs, incivilités diverses, voire délits. On ne disposait pas encore des médicaments adéquats, mais ils pouvaient avoir droit à la lance d'incendie ou au bain glacé forcé, sans parler de diverses ablations ou opérations douteuses.

Le traitement de la « folie » a certes fait des progrès depuis, mais le « fou » reste un grand solitaire incapable de communiquer de façon adéquate. En tout cas, la plupart du temps, il est aussi dépressif.

On y revient donc : qui est fou ? Statistiquement, d'abord les femmes. Le gène de la folie donne l'hystérie (du grec *hyster* : matrice ou utérus), c'est bien connu. D'ailleurs on le savait depuis longtemps :

« *Do ré mi fa sol*, toutes les femm's sont folles ».

Ensuite, bien sûr, les alcooliques. Ils formaient une bonne partie du contingent accueilli à la maison du D^r Blanche.

Enfin, les artistes. Il existe une autre chanson, oubliée depuis :

« Monsieur Wagner était fou,
monsieur Van Gogh était fou,
monsieur Rimbaud était fou,
ah maudit maudit maudit,
ah maudit Modigliani. »

Finalement, tous les pauvres bougres qui ne pensent pas « dans le moule ».

Un infirmier me dit même qu'il écrit. Il aimerait bien publier un best-seller. Je tente de lui expliquer que ce n'est pas si simple, qu'il faut surtout beaucoup lire les autres. Il me rétorque

qu'il ne lit jamais, qu'il ne veut pas se laisser influencer...

Quinze jours plus tard, il me présente deux « pensées », soigneusement calligraphiées. Ça vaut ce que ça vaut , c'est très joli mais ça ne fait pas encore un best-seller.

Faut-il donc cultiver ce jardin-là, ou le détruire ? Autre phrase récurrente dans *Sous le volcan* de Lowry :

« ¿ *Le gusta este jardin ? ; Que es suyo ! ; Evite que sus hijos lo destruyan !* » (Vous aimez ce jardin ? Qui est le vôtre ! Évitez que vos enfants ne le détruisent !)

Il y a des jardins à la française et des jardins à l'anglaise.

Le jardin de Lowry, un Anglais, est à l'anglaise, forcément.

Et l'imagination s'appelle parfois « la folle du logis ».

Le Zombie passe.

II

Ça passe ou ça casse

ICI, À L'HÔPITAL psychiatrique de ***, tout est mis en œuvre pour empêcher le suicide : filet dans la cage d'escalier, fenêtres fermées à clé sauf les impostes, confiscation des médicaments et de tout ce qui pourrait servir à se pendre... ou à étrangler les autres.

« On en a vu de toutes les couleurs », me dit une infirmière.

Dès l'entrée, le visiteur est mis au parfum : empêcher le suicide, telle est la priorité ici.

Louable effort, certes, mais on se prend à penser que si l'on n'était pas interné là, on serait moins sous l'emprise de pensées suicidaires. Chut ! c'est tabou. Si vous avez le malheur d'avoir un penchant pour la dive bouteille et qu'en plus vous émettez parfois des pensées suicidaires, votre compte est bon : vous serez placé de force.

Mon premier réflexe a été de hurler intérieurement (d'autres ne se privent pas de le faire extérieurement). Puis j'ai compris : une fois placé, on n'échappe plus guère à son destin. Traduisez : au système.

*
* *

Une surprise-partie (on ne disait pas encore une boum, encore moins une teuf) chez les jeunes d'avant 1968 :

Le garçon (vingt ans) prend un bain (il n'y a d'eau chaude renouvelable que le samedi ; la douche, connais pas), il se lave soigneusement les cheveux (ah, maudites pellicules qui vont se déposer sur le col du veston !), se rase, se presse quelques points noirs devant le miroir de la salle de bains, revêt une chemise blanche, enfile son pantalon à pli, noue sa cravate, endosse sa veste et prend les transports publics (les plus nantis empruntent la voiture de papa) pour se rendre à la fête.

La fille (vingt ans) prend un bain (elle est allée chez le coiffeur avant), passe son soutien-gorge, se maquille (discrètement ; il s'agit que ces cils aient l'air naturels), une pointe de rouge à lèvres (attention, point trop n'en faut), se pomponne, frotte le gras sur les ailes de son nez, revêt son chemisier, se parfume très légèrement avec un échantillon publicitaire, enfile sa jupe plissée (tout en déplorant au passage le kilo de trop qui alourdit ses hanches), met sa veste et prend les transports publics (ou se fait conduire) pour se rendre à la fête.

Tous deux rentreront vers minuit, petites Cendrillon masculines ou féminines chassées par les parents qui reviennent du cinéma et récupèrent le salon qu'ils avaient généreusement prêté. Certains

se font raccompagner en voiture par ceux qui ont leur permis et qui ont emprunté la bagnole familiale. En cas d'intérêt, la fille « oublie » son rouge à lèvres sur le siège de la passagère, favorisant ainsi une éventuelle revoyure. Tout cela en vue de mariage, bien sûr.

On n'avait bu que du coca, du jus d'orange ou de l'eau minérale. On parlait surtout d'école et de profs.

Un jour, mon père dit devant ma mère : « Je ne comprends pas comment on peut s'amuser sans alcool. » Ma mère glapit : « Louis, je t'en prie. »

Moi, je me taisais. La réponse était loin de ce qu'ils pouvaient imaginer.

Elle était pourtant simple, la réponse, tellement simple que les parents devaient tout supposer sauf la vérité : on ne s'amusait pas.

*

* *

Au début, ici à l'hôpital, j'avais l'intention d'observer des fous. Tant qu'à faire... Puis je me suis aperçu qu'en fait j'observais des vieillards, fous ou non. Et j'ai fini par comprendre que tous, hommes ou femmes, étaient des êtres humains, ni meilleurs ni pires que les autres.

Il se trouve simplement que j'ai vu des gens ordinaires, représentatifs d'une espèce que je n'avais guère eu l'occasion de fréquenter en dehors du service militaire : l'Occidental moyen. Sauf qu'au moins, à l'armée, on fraternise et survit en buvant. Trop.

Rien n'a changé depuis la Rome de l'Antiquité : *panem et circenses*, du pain et des jeux. Il suffit de remplacer le pain par le pognon, et les jeux par des spectacles ou des attractions sortant de l'ordinaire, et le tour est joué.

Maintenant que nos besoins vitaux sont comblés, nous voulons davantage d'argent. Les foules romaines de l'Antiquité voulaient le blé gratuit de leurs colonies, l'Égypte par exemple. Nous avons assez de blé, alors nous voulons de l'argent (du blé au sens argotique du terme), pour acheter du luxe et de l'inutile. Un résident de l'hôpital par exemple dit posséder une voiture de sport haut de gamme, qu'on ne lui permet pas de conduire ici, et une montre de prix, qu'il n'ose pas exhiber et qui dort dans un coffre-fort. Quelle heure est-il dans ce coffre ?

Il vient de fuguer, laissant là toutes ses affaires. Pour l'heure, on ne l'a pas retrouvé.

Les autres résidents subissent ce départ non autorisé en voyant se prolonger la fermeture de la seule sortie de l'étage.

Le Zombie passe.

Toujours avec son bonnet vissé sur la tête.

Et circenses, avons-nous dit, des jeux de cirque. Nous voulons du sensationnel, de l'exceptionnel. Ainsi, un rallye aéronautique ou une course automobile (là où elle est autorisée) attireront beaucoup plus de monde que la conférence d'un auteur ou le vernissage d'une exposition de peintures. On veut une compétition, par exemple une finale de foot. Du spectacle, quoi ! J'avoue avoir sous-estimé l'importance du sport de compétition pour beaucoup de

gens. C'est-à-dire, pour la plupart, d'entre eux du sport-canapé : vu à la télé ! Tout le monde sait qu'il s'agit surtout de dopage et de pots de vin, et aussi d'un peu de muscle, admettons. On s'en fout !

On se passionne aussi (surtout les dames) pour les aventures amoureuses des *people*. On vénère même des mannequins. Mai-68, au secours ! Par chance, nous n'avons pas les problèmes des stars : les gens riches et les gens célèbres ont aussi leurs tracas, Dieu merci ! Nous voilà rassurés, peut-être sommes-nous plus heureux qu'eux...

Pour les organisateurs de loisirs, il est impératif d'attirer les foules. Il faut qu'un spectacle soit aussi un événement. Tous au stade ou au meeting ! Si seulement un de ces avions pouvait se crasher sous nos yeux ! Non, nous ne sommes pas plus sadiques qu'un autre. Au moment du crash, nous crierions « Horreur ! » comme tout le monde, en espérant que le pilote aurait eu le temps de s'éjecter. Il nous faut juste un peu de suspense.

Et ça ne date pas d'hier : la meilleure pièce policière de tous les temps remonte à 2 500 ans, elle est de Sophocle et s'appelle *Œdipe roi*. Là aussi, comme dans les magazines, il s'agit des malheurs d'un roi, donc d'un *people*.

À défaut de divertissement public, on regarde des jeux télévisés. *Panem* (pognon) et *circenses* (on peut gagner, on peut perdre).

Ici, à ***, au salon des patients, il y a une armoire dépourvue de clé contenant de nombreux jeux de société (échecs, dames, Halma, Memory, Monopoly, etc.) Personne ne joue. Faute de partenaire ? D'adversaire ? D'envie ? De connaissances ?

Ne sous-estimons pas non plus le risque de perdre.

Il y a une femme, membre du personnel, qui se donne une peine folle pour faire jouer les gens. Dans un local ad hoc, elle propose toutes sortes d'activités occupationnelles : lecture, jeux, promenades, cuisine.

Mais le choix des clients est vite fait : surtout quelque chose de facile, on n'est pas là pour se prendre la tête. Parmi les jeux, on choisit le plus souvent le Memory. Et encore, la thérapeute et moi devons souvent réexpliquer les règles : non, on ne peut soulever que deux cartes à chaque fois ; oui, il faut les montrer ; non, chacun joue à son tour ; oui, il faut remettre les cartes à la place qu'elles occupaient. J'aime bien ce jeu, mais avec des enfants : parce qu'ils gagnent souvent ! C'est un des rares jeux où les enfants battent les adultes.

Au cours de cuisine, on confectionne surtout des cakes : simple, vite fait, durable et surtout, donnant l'illusion du partage. En tout cas, on fait uniquement de la confiserie, on ne va tout de même pas se lancer dans la confection d'un coq au vin !

Nivellement par le bas, loi du moindre effort.

On cherche le plus petit dénominateur commun.

Je suis le seul mâle, autrement il n'y a que des dames.

J'ai vite arrêté. J'étais devenu l'assistant.

Le Zombie repasse, dans l'autre sens.

On n'a toujours pas retrouvé le fugueur.

*
* *

Voilà bientôt deux mois que je suis sevré de vin et de toute autre boisson contenant de l'alcool.

Dans la salle des douches, quelqu'un a oublié son flacon d'eau de Cologne. Non, je ne tomberai jamais aussi bas.

De vin et de livres, voilà de quoi je vivais.

D'amour, surtout.

Et de voyages, aussi, un peu.

Le vin est un voyage.

Le voyage est un vin.

Le livre est un voyage.

L'amour est un voyage.

L'amour est un vin.

Mais il est d'autres voyages, moins drôles. Comme je longeais le parking de *** en compagnie d'un membre du personnel, je m'étonnai de la diversité des plaques: cantons limitrophes, France voisine, Italie... « Les visiteurs viennent de loin », dis-je à mon accompagnante. « Oh, ce ne sont pas des visiteurs, ce sont des gens qui travaillent ici. Il y a des Fribourgeois, des Valaisans, même des Français qui habitent les départements voisins. » — « Et ils viennent tous les jours en voiture, seuls au volant de leur bagnole? » — « Pas tous les jours, mais souvent. »

Vaut-il vraiment la peine de faire des dizaines, voire des centaines de kilomètres, de polluer, d'encombrer les routes pour aller travailler? Je sais,

les loyers sont devenus trop chers pour qu'on puisse habiter en ville ou dans les environs. Les transports publics ne sont pas toujours performants. Mais la voiture aussi a un coût : au minimum 60 centimes suisses par kilomètre parcouru. Songe-t-on à cela quand on prend le volant ?

Ce n'est pas la bonne question. La bagnole donne un tel sentiment de liberté, de disponibilité et de confort qu'on est prêt à faire toutes sortes de sacrifices pour elle, y compris des attentes interminables dans des bouchons. Une auto, c'est comme un petit chez-soi ambulante. Et puis, tout le monde a une voiture, non ?

Sans oublier que beaucoup ont du plaisir à conduire.

Le fugueur a été retrouvé, quatre jours après. Dans une forêt et dans le coma.

Passé le Zombie, à pied, la tête toujours enfoncée dans son bonnet. Nous sommes en juin, c'est déjà la canicule.

Moi, c'est dans la tête du Zombie que j'aimerais savoir ce qui passe.

Ce qui se passe.

Même bien avant d'être interné ici, je me suis toujours demandé « ce qui se passait » dans la tête des gens qui ne faisaient rien. Dans les trains, par exemple : il y en a qui lisent le journal, exceptionnellement un livre, d'autres qui jouent avec leur tablette électronique ou règlent des affaires sans doute importantes, d'autres encore qui téléphonent

ou regardent le paysage. Mais ceux qui ne font rien? Ceux qui se contentent d'être assis là, tête penchée en avant ou appuyée sur le coussinet, que se passe-t-il à l'intérieur? Leurs cerveaux dodelonnants ruminent-ils des souvenirs, font-ils des projets d'avenir? Car la tête ne se met jamais en « stand by », même pendant le sommeil.

Dans le temps, on disait « la nature a horreur du vide ». Maintenant, on sait que ce phénomène de remplissage est dû à la pression atmosphérique, au poids de l'air. On dira plutôt aujourd'hui « la nature a horreur du silence ». Il faut meubler le silence à coups d'appareils. Certains jeunes poussent la radio à fond (je sais, on dit « à donf ») dans leur voiture, mettant les passants au bénéfice de leurs boum-boum syncopés. Et que dire des magasins, où une « musique » de fond (musique de donf, est-ce que ça se dit?) est censée pousser à l'achat?

Ici, à ***, il se trouve souvent quelqu'un pour enclencher la radio, à la salle à manger. Afin de meubler le silence, qui angoisse. Ainsi que pour, au salon, allumer la télévision, un grand écran commun. Là aussi, l'allumeur de télé choisit le plus souvent un programme débile, où l'on voit des jeunes sautiller en rythme et se trémousser en faisant des moulinets avec leurs mains. Bref, ici encore, le plus petit dénominateur commun. Sauf que l'allumeur n'y réfléchit sans doute pas : il songe à ce qui lui fera plaisir à lui. Ce faisant, il fait fuir du salon pas mal de monde, surtout les dames, auxquelles pour une fois je rends hommage.

Il s'agit d'éviter de penser, n'est-ce pas, autrement dit de broyer du noir. Cette pollution sonore est insidieuse, au point que parfois j'entends de la musique quand il n'y en a pas. Ou alors, un peu plus loin. Acouphènes? Non, la zique vient de l'immeuble voisin.

Je sais maintenant que Mai-68 était une révolution bourgeoise et élitaire. Nous voulions la liberté, mais ne savions pas que la liberté consistait à s'acheter un maximum de choses. Par exemple, nous ignorions que la liberté vestimentaire consistait à acquérir des habits de marque. Tout à l'avenir: nous ignorions que la liberté de se déplacer impliquait l'achat d'une bagnole. Nous sommes tombés de haut quand nous avons vu que l'égalité des sexes passait par une distinction maximale des vêtements masculins et féminins: il n'y a qu'à voir comment garçons et filles doivent s'habiller pour le beach-volley, par exemple. À l'époque, nous avions toutes et tous la même apparence, filles et garçons: cheveux longs, blue-jeans et T-shirts, baskets. Aujourd'hui, un garçon à cheveux longs passe pour sale et négligé. Dit-on d'une fille qui porte les cheveux longs qu'elle est sale?

Certains, ici à ***, ont des problèmes vestimentaires. C'est surtout le cas chez les femmes en pantalon. Quand quelque chose craque à la taille, on leur donne pas d'épingle (fût-elle de nourrice) pour réparer les dégâts; elles pourraient se blesser. Aussi sont elles contraintes à tenir leur pantalon d'une main lorsqu'elles déambulent. Quelques-unes ont arrêté de s'en préoccuper: elles laissent

tomber, dans tous les sens du terme. Alors on peut voir que beaucoup portent ce qu'on appelle pudiquement une protection, sorte de slip à plusieurs couches absorbantes, dont l'élégance et la sobriété sont infiniment moins aguichantes qu'un string ou un tanga.

Pour les hommes, c'est plus simple. Plusieurs, bedonnants, ont résolu leur problème : ils portent des bretelles. Pourtant, là aussi, l'élégance est variable. Il y a les bretelles purement fonctionnelles, d'autres plus décoratives qui font preuve d'une certaine recherche.

Passé le Zombie.

Que se passe-t-il dans sa tête ? Dans son bonnet ?

Je crois que je vais l'inventer.